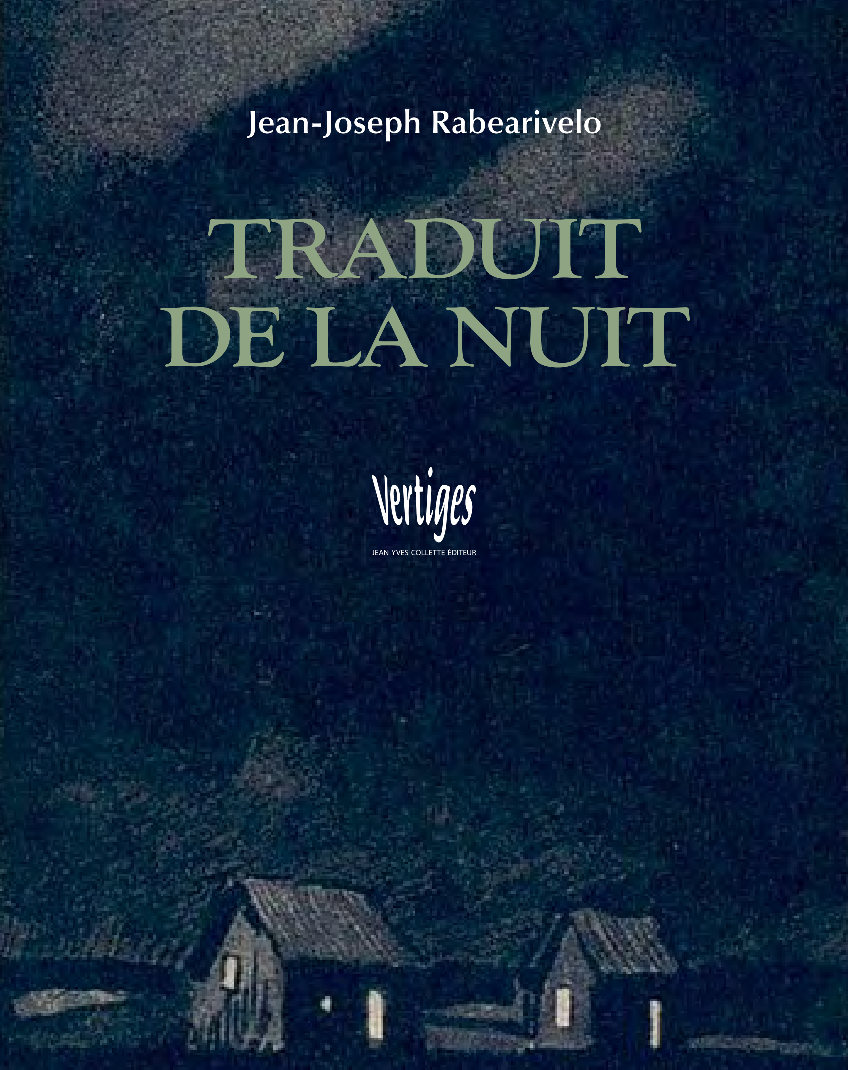
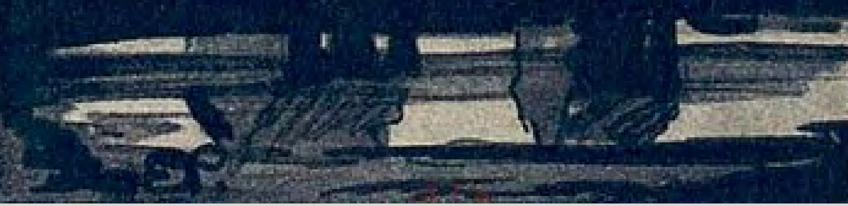


Jean-Joseph Rabearivelo

TRADUIT DE LA NUIT

Vertiges
JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR



Jean-Joseph Rabearivelo (1903-1937).

TRADUIT DE LA NUIT

IN MEMORIAM
Fagus, Marcel Ormoy

et Robert-Jules Allain,
ne se peut traduire douleur.
J.-J. R.

Pour avoir mis le pied
Sur le cœur de la nuit
Je suis un homme pris
Dans les rets étoilés.
Jules Supervielle

TRADUIT DE LA NUIT

1

Une étoile pourpre
évolue dans la profondeur du ciel –
Quelle fleur de sang éclose en la prairie de la nuit ?
Évolue, évolue,
puis devient comme un cerf-volant lâché par un enfant endormi.
Paraît s'approcher et s'éloigner à la fois,
perd sa couleur comme une fleur près de tomber,
devient nuage, devient blanc, se réduit :
n'est plus qu'une pointe de diamant striant le miroir bleu du zénith
où l'on voit déjà le leurre glorieux du matin nubile.

2

Quel rat invisible, venu des murs de la nuit,
grignote le gâteau lacté de la lune ?
Demain matin,
quand il se sera enfui,
il y aura là des traces de dents sanglantes.
Demain matin,

ceux qui se seront enivrés toute la nuit et ceux qui
sortiront du jeu,
en regardant la lune, balbutieront ainsi :
« À qui est cette pièce de quat'sous qui roule
sur la table verte ? »
« Ah ! ajoutera l'un d'eux, l'ami avait tout perdu
et s'est tué ! »
Et tous ricaneront et, titubant, tomberont.
La lune, elle, ne sera plus là :
le rat l'aura emportée dans son trou.

3

La peau de la vache noire est tendue, tendue sans être mise
à sécher,
tendue dans l'ombre septuple.
Mais qui a abattu la vache noire
morte sans avoir mugi, morte sans avoir beuglé,
morte sans avoir été poursuivie
sur cette prairie fleurie d'étoiles ?
La voici qui gît dans la moitié du ciel.
Tendue est la peau
sur la boîte de résonance du vent que sculptent les esprits
du sommeil.
Et le tambour est prêt
lorsque se couronnent de glaïeuls les cornes
du veau délivré
qui bondit
et broute les herbes des collines.
Il y résonnera,
et ses incantations deviendront rêves
jusqu'au moment où la vache noire ressuscitera,
blanche et rose,
devant un fleuve de lumière.

4

Ce qui se passe sous la terre, au nadir lointain ?
Penche-toi près d’une fontaine, près d’un fleuve
ou d’une source : tu y verras la lune
tombée dans un trou,
et tu t’y verras toi-même, lumineux et silencieux,
parmi les arbres sans racines
et où viennent des oiseaux muets.

5

Tu dors, ma bien-aimée ;
tu dors dans ses bras, ô ma dernière née.
Je ne vois pas vos yeux lourds de nuit qui d’ordinaire
s’irisent
comme des perles authentiques, ou des raisins mûrs.
Une bouffée de bon vent entr’ouvre notre porte,
fait gonfler vos robes légères
et trembler vos cheveux,
puis emporte un papier de sur ma table que je rattrape
près du seuil.
Je lève ma tête,
le poëme commencé dans la main :
vos yeux clignotent dans l’azur,
et je les appelle : étoiles.

6

Un oiseau sans couleur et sans nom a replié les ailes
et blessé le seul œil du ciel.
Il se pose sur un arbre sans tronc, tout en feuilles
que nul vent ne fait frémir
et dont on ne cueille pas les fruits, les yeux ouverts.

Que couve-t-il ?
Quand il reprendra son vol,
ce sont des coqs qui en sortiront :
les coqs de tous les villages
qui auront vaincu et dispersé ceux qui chantent
dans les rêves et qui se nourrissent d'astres.

7

Reflux de la lumière océane.
Des poulpes, dans leur fuite, noircissent le sable
avec leur bave épaisse ;
mais d'innombrables petits poissons
qui ressemblent à des coquillages d'argent,
ne pouvant échapper, s'y débattent :
ils sont pris dans les rets
tendus par les algues ténébreuses qui deviennent
des lianes et envahissent la falaise du ciel.

8

La dévote a fini ses versets quotidiens
et viennent écouter ses enfants qui apprennent
à haute voix leurs leçons bibliques
sous la vérandah.
On dirait une cascade lointaine sautant quelque rocher
moussu, là-bas, derrière les collines,
ou des chrétiens surpris par l'ombre récitant des surates
musulmanes sous le ciel pacifique.
Moi,
par les interstices des feuilles qui en retombent
comme des larmes noires qui ne cessent de couler,
je ne puis rien discerner
et n'entends que des bribes de paroles où reviennent

souvent les mots : Égypte et Israël.
Je me hausse sur une motte de terre
fleurant l’herbe foulée,
et j’écarte la verdure qui me gêne les yeux ;
Un petit oiseau migrateur sanglote près de la cime,
et je lève la tête ;
mais ce sont les étoiles que je vois :
bulbeuses comme les aulx, mouchetées comme les cailles,
elles me rappellent les prières que je viens de confondre,
et, dans le désert de l’azur imérinien
où il me semble que l’exode refuit les Pharaons,
voilà que les Religions se rencontrent – et toi aussi,
ô mienne, ô POÉSIE !

9

Les ruches secrètes sont alignées près des lianes du ciel,
parmi des nids lumineux.
Butinez-y, abeilles de mes pensées, petites abeilles ailées
de son dans la nue enceinte de silence ;
chargez-vous de propolis parfumée d’astres et de vent :
nous en calfeutrerons toute fente
communiquant au tumulte de la vie.
Chargez-vous aussi de pollen stellaire pour les prairies
de la terre ;
et demain, lorsqu’y noueront
les roses sauvages de mes poëmes,
nous aurons des cynorrhôdons aériens
et des semences sidérales.

10

Te voilà, debout et nu.
Limon tu es et t’en souviens ;

mais tu es en vérité l’enfant de cette ombre parturiante
qui se repaît de lactogène lunaire,
puis tu prends lentement la forme d’un fût
sur ce mur bas que franchissent les songes des fleurs
et le parfum de l’été en relâche.
Sentir, croire que des racines te poussent aux pieds
et courent et se tordent comme des serpents assoiffés
vers quelque source souterraine,
ou se rivent dans le sable
et déjà t’unissent à lui, toi, ô vivant, arbre inconnu,
arbre non identifié
qui élabores des fruits que tu cueilleras toi-même.
Ta cime,
dans tes cheveux que le vent secoue, cèle un nid d’oiseaux
immatériels ;
et lorsque tu viendras coucher dans mon lit
et que je te reconnaîtrai, ô mon frère errant, ton contact,
ton haleine et l’odeur de ta peau susciteront des bruits
d’ailes mystérieuses jusqu’aux frontières du sommeil.

11

Combien de jumeaux sont-ils, les vents ?
Ils sont tous espiègles,
ils se poursuivent en sortant de l’herbe,
escaladent les murs devenus doubles,
sautent par dessus les toits où se recueillera la rosée,
se voûtent sur les collines
et y secouent de hauts arbres immatériels
d’où se dispersent des oiseaux
aux yeux de verre,
qui n’ont de nids nulle part,
et des baies rondes comme des blocs de quartz
qui ne se peuvent reproduire sur terre,
et se dissolvent en étoiles filantes.

12

Pour les pauvres dévorés de punaises aussi grosses
que le ciel
pour les exilés qui errent, venant de la cité du jour,
et pour les rebelles et pour les déserteurs de l'armée
ombreuse montant de la terre,
que veulent faire ces élans de palmiers sans nombre
reluisant comme autant de manches de sagaies enduits
de graisse végétale, qui s'élancent immobiles
et dépassent toutes les maisons jusqu'à ce que leurs cimes,
résonnant de songes de ramiers, parviennent
au toit du monde ?
Ils y ondulent, s'écrasent puis s'effeuillent,
mais ne reviennent pas parmi les vivants,
et s'entassent dans le désert des étoiles,
et deviennent des huttes innombrables
pour les mendiants sans litière,
pour les captifs vêtus de leur seule peau puant la poussière,
et pour tous les oiseaux sans nid
qui seront délivrés ensemble.

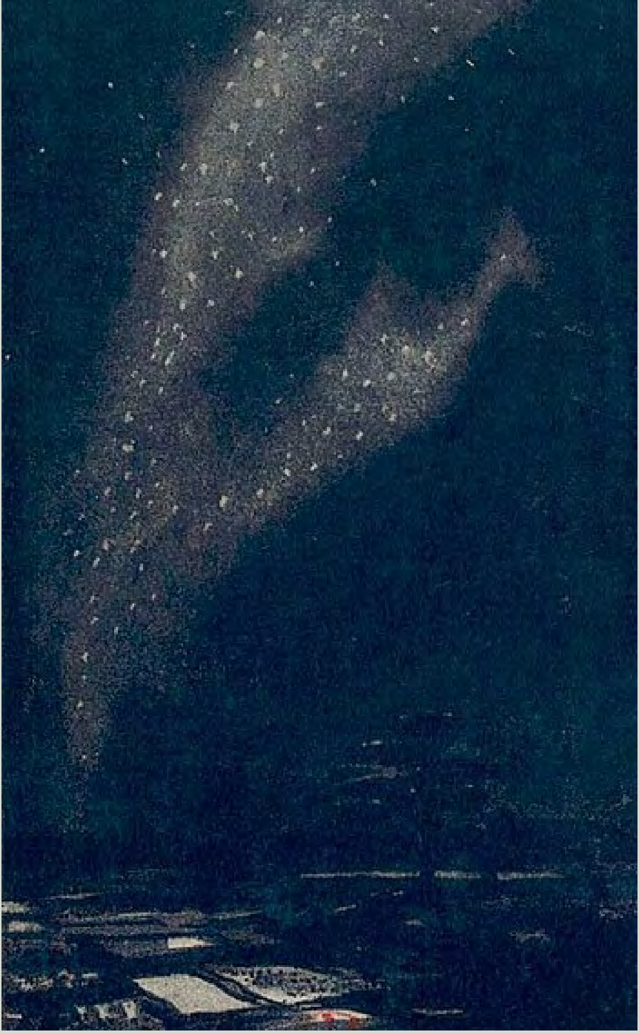
13

Toutes les saisons sont abolies dans ces zones inexplorées,
qui occupent la moitié du monde
et la parent de floraisons inconnues et de nul climat.
Poussée de sang végétal provisoire
dans un enchevêtrement de lianes ténébreuses
où est captif tout élan de branches vives.
Déroute d'oiseaux devenus étrangers et ne reconnaissant
plus leur nid,
puis heurts d'ailes – éclairs – contre des rochers de brume
surgis du sol

qui n’est ni chaud ni froid
comme la peau de ceux qui s’étendent loin
de la vie et de la mort.

14

Voici
celle dont les yeux sont des prismes de sommeil
et dont les paupières sont lourdes de rêves,
celle dont les pieds sont enfoncés dans la mer
et dont les mains gluantes en sortent,
pleines de coraux et de blocs de sel étincelants.
Elle les mettra en petits tas près d’un golfe de brouillard
et les débitera à des marins nus
auxquels on a coupé la langue,
jusqu’à ce que tombe la pluie.
Elle ne sera plus alors visible, et l’on ne verra plus
que sa chevelure dispersée par le vent, comme une pelote
d’algues qui se dévide, et peut-être aussi des grains de sel
insipide.



Tu te leurres,
toi qui as l'air d'un petit oiseau égaré dans la forêt neigeuse
qui va jusqu'à la poitrine de Tagore,
de Whitman et de Jammes
qui remplacent le Christ sur ta couche,
puisque ce n'est pas la vieillesse du monde
ni celle du jour plusieurs fois millénaire
qui caresse ici sa barbe blanche
et épaisse comme l'oubli,
comme l'espoir et comme la brume des matins torrides,
là-bas, sur toutes les montagnes,
astrologue interrogeant les étoiles
et fumant une pipe en terre.
C'est sa jeunesse, ô mon enfant, sa jeunesse éternelle :
métamorphosée
(peut-être grâce au chant des poëtes que tu préfères
et qui créent pour toi une religion
dans ce silence sans fond
peuplé de colonnes et de fleuves, de vivants et de morts)
elle n'est plus que l'ombre de tout le passé,
et n'écoute que le seul présent.

16

Il est des mains rouillées sans nombre,
– ondes, ombres, fumées – qui sarclent et marcottent
dans un buisson de framboisiers envahi d'herbes
à hauteur de géant
d'où ne sortent que des oiseaux aveugles.
Que récolteront-elles, une fois lasses ?
Qu'y aura-t-il entre leurs doigts de vent ?
des molles baies noires à force d'être rouges
sont déjà devenues d'innombrables champignons
au bord de ce fleuve sans piroguiers
pour embarquer tous ces paniers de fruits nocturnes.

17

Le vitrier nègre
dont nul n’a jamais vu les prunelles sans nombre
et jusqu’aux épaules de qui personne ne s’est encore haussé
cet esclave tout paré de perles de verroterie,
qui est robuste comme Atlas
et qui porte les sept ciels sur sa tête,
on dirait que le fleuve multiple des nuages va l’emporter
le fleuve où son pagne est déjà mouillé.
Mille et mille morceaux de vitre tombent de ses mains
mais rebondissent vers son front meurtri
par les montagnes où naissent les vents.
Et tu assistes à son supplice quotidien et à son labeur
sans fin ;
tu assistes à son agonie de foudroyé
dès que retentissent aux murailles de l’Est
les conques marines –
mais tu n’éprouves plus de pitié pour lui
et ne te souviens même plus qu’il recommence à souffrir
chaque fois que chavire le soleil.

18

Tu viens de relire Virgile,
tu viens aussi d’écouter les enfants
qui saluent la néoménie,
et les contes et les fables de ceux qui ne sont plus.
Est-ce l’heure bucolique, ô cœur aspirant au repos,
cœur aussi hâlé que les roches ?
Les pâtres ? ils ne sont pas ici.
Leurs troupeaux ? regarde ces chèvres sauvages
aux cornes remplies de brume.
Leurs houlettes ? voici que les arbres unissent leurs cimes.

Les pâtres sont là-bas, ils escaladent le ciel.
Il y a des herbes nouvelles sous leurs pas,
il y a des fruits irréels autour d'eux,
et des sources cachées qu'ils cherchent.
Et toi, et toi, tu crois être Corydon
tandis que, devant toi, apparaît comme un Alexis
qui souffle dans les flûtes
que sont devenues toutes les branches.

19

Il y aura, un jour, un jeune poëte qui réalisera ton vœu
impossible pour avoir connu tes livres
rares comme les fleurs souterraines, tes livres écrits
pour cent amis,
et non pour un, et non pour mille.
Sur le golfe d'ombre où il te relira
à la seule lueur de son cœur où rebattra le tien,
il ne te croira pas
dans les houles pacifiques
dont s'empliront toujours les abysses sans soleil,
ni dans le sable, ni dans la terre rouge,
ni sous les rochers dévorés de lichens
qui s'étendront derrière lui
jusqu'au pays des vivants
aveugles et sourds depuis la Genèse.
Il lèvera la tête
et sera sûr que c'est dans l'azur,
parmi les étoiles et les vents,
que ton tombeau aura été érigé.

20

Que de fois relayés

et que de fois les mêmes, dans la lumière ruisselante,
les laboureurs de l’azur ?
Ont semé quelles graines, ont planté quelles tiges
au royaume du vent
et sur les monts arasés ?
Sont en quel inconnu, derrière quel feuillage
et sur quelle herbe haute, près des rives du soir ?
– Boivent à une source noire, arrachent cressons
et menthes, puis, couchés sur le dos,
regardent les astres croître
jusqu’à votre éclosion, ô glaïeuls rouges et noirs,
et jusqu’au saccage par le jour de leurs aires aériennes.

21

Celle qui naquit avant la lumière,
est-ce aujourd’hui son septième jour,
aujourd’hui comme hier et comme en l’éternité
sans passé ni futur ?
Elle renaît pourtant
avec le sommeil des oiseaux
et tandis que se cachent les pierres blanches
sur les sentiers qu’ont désertés les chèvres
comme sur les routes où court le silence.
Mais tu ne vois d’elle que ses myriades d’yeux,
ses yeux reptiliens et triangulaires
qui s’ouvrent un à un entre les lianes célestes.

22

Au bord des ombres qui stagnent, sur des digues
dures et nues comme les roches,
mais où croissent des ombres précoces,
des pêcheurs sans nombre s’alignent
et jettent la ligne.
Des cimes qui s’arrondissent comme des fruits
qui mûrissent,
aux vallons qui s’allongent et deviennent
plus humides que les melons,
se suscitent des fuites d’oiseaux furtifs
et des dérives de clarté aveugle